

Schelling et Proust
Recherches sur le mal

Dans la même collection

Monique Lise Cohen, *Récit des jours et veille du livre*, Orizons, 2008

Jad Hatem, *La poésie de l'extase amoureuse, Shakespeare et Louise Labé*, Orizons, 2008

Jad Hatem, *L'art comme autobiographie de la subjectivité absolue, Schelling, Balzac, Henry*, Orizons, 2009

Monique Lise Cohen, *Emmanuel Lévinas et Henri Meschonnic, résonances prophétiques*, Orizons, 2011

Riccardo Di Giuseppe, *Le Voyage de Parménide*, Orizons, 2011

Jad Hatem, *Rupture d'identité et roman familial*, Orizons, 2011

Jad Hatem, *Barbey d'Aurevilly et Schelling*, Orizons, 2013

Jad Hatem, *Liberté humaine et divine ironie. Schelling avec Luther*, Orizons, 2013

Paul Saadé, *La demeure du Don*, Orizons, 2013

Gianfranco Stroppini de Focara, *D'Alexandre à Jésus*, Orizons, 2013

Bernard Forthomme, *Une logique de la folie*, Orizons, 2014

Jad Hatem, *Le Vin éternel — Sur Ibn Al-Fârîd*, Orizons, 2014

Jad Hatem, *Un bruit d'avoir été. Sur Qobélet*, Orizons, 2014

Laurent Millischer, *Heidegger ou la détresse du monde*, Orizons, 2014

Roland Vaschalde, *À l'Orient de Michel Henry*, Orizons, 2014

Nicole Hatem, *Raïssa Maritain ou le courage philosophique*, Orizons, 2015

Jad Hatem, *Messianités — Kafka, Kazantzaki, Böll, Tournier, Kemal*, Orizons, 2015

Jad Hatem, *Empédocle, Qobélet, Bar Hebraeus*, Orizons, 2015

Marek Cieřlik, *John Henry Newman — Éléments de théologie du dialogue — La vie pour l'action*, Orizons, 2016

Jad Hatem, *Le Christ druze et l'Inde éternelle*, Orizons, 2016

Roland Vaschalde, *Épreuve de soi et vérité du monde : depuis Michel Henry*, Orizons, 2016

Charbel El Amm, *Le Néant et Dieu*, Orizons, 2017

Jihad Maalouf, *La santé qui vient, une approche heideggerienne*, Orizons, 2017

Grégoire Quevieux, *Le cri de Job, Essai d'interprétation de l'Expositio Super Iob Ad Litteram de Saint Thomas d'Aquin*, Orizons, 2017

Jad Hatem

Schelling et Proust
Recherches sur le mal

 **Orizons**
2018

Du même auteur (sélection)

- La Genèse du monde fantastique en littérature*, Bucarest, Zeta Books, 2008.
- Mal et transfiguration*, Paris, Cariscript, 1987.
- L'Inversion du maître et du serviteur*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Marx, philosophe de l'intersubjectivité*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Semer le Messie selon Fondane poète*, Bruxelles, La Part de l'œil, 2004.
- Le Sauveur et les viscères de l'être. Sur le gnosticisme et Michel Henry*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Christ et intersubjectivité chez Marcel, Stein, Wojtyla et Henry*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Éléments de théologie politique*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Marx, philosophe du mal*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Charité de l'infinitésimal. Variations leibniziennes*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Les Trois Néphites, le Bodhisattva et le Mahdî ou l'ajournement de la béatitude comme acte messianique*, Paris, Éditions du Cygne, 2007.
- Les Agonies du Christ*, Paris, Éditions du Cygne, 2010.
- Messianités. Kafka, Kazantzaki, Tournier, Böll, Kemal*, Paris, Orizons, 2015.
- Jésus au désert : épreuve et tentation*, Paris, Éditions du Cygne, 2015.

« Je pensais que maintenant la rencontre
serait différente et que le dieu du mal me
tuerait » (*Le Temps retrouvé*).

À Luc Fraise

Abréviations

PROUST

I, II, III, IV

À la Recherche du temps perdu, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1987-1989.

JS

Jean Santeuil [p. 179-898], précédé de *Les Plaisirs et les jours* [p. 1-178], Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1971.

SB

Contre Sainte-Beuve [p. 211-312] précédé de *Pastiches et mélanges* [p. 1-207] et suivi de *Essais et articles* [p. 313-677], Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1971.

SHELLING

SW I-XIV

Schellings sämtliche Werke, Stuttgart, Cotta, 1856-1861.

C

Stuttgarter Privatvorlesungen, SW VII, p. 203-259 (*Œuvres métaphysiques*, tr. J.-F. Courtine et E. Martineau, Paris, Gallimard, 1980). La pagination suivie est celle du texte allemand reproduite en marge de la traduction.

D

Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen, SW VIII, p. 395-512 (*Une autre querelle de l'athéisme. Schelling répond à Jacobi*, tr. P. Cerutti, Paris, Vrin, 2012).

L

Die Philosophischen Untersuchungen über das Wesen der menschlichen Freiheit und die damit zusammenhängenden Gegenstände, SW VII, p. 333-416 (tr. in *Œuvres métaphysiques*).

EP

Schelling, *Einleitung in die Philosophie*, Stuttgart-Bad Cansstatt, Frommann, 1989 (*Introduction à la philosophie*, tr. M.-C. Challiol-Gillet & P. David, Paris, Vrin, 1996).

W

Die Weltalter (versions 1 & 2), Munich, Beck, 1946 (*Les Âges du monde*, tr. P. David, Paris, PUF, 1992).

WA

Die Weltalter (version 3), in SW VIII, p. 571-720 (*Les Âges du monde*, tr. P. Cerutti, Paris, Vrin).

Chapitre I

Le mal comme puissance et comme histoire

« ... l'Esprit du Mal prendrait alors une autre forme »
(*La Prisonnière*).

I. La racine commune du bien et du mal

La pensée simpliste établit un tel partage entre le bien et le mal qu'elle est disposée à ranger les êtres en deux catégories dont on ne franchit la frontière qu'avec difficulté à la suite d'une crise qui, en ébranlant l'individu jusqu'au tréfonds, provoque une conversion. De ce fait, prévaut le sentiment que celui qui n'est à votre endroit que bienveillance parce qu'il vous aime ne saurait vous vouloir du mal. Ce qui trahit une compréhension superficielle de la nature humaine — de laquelle Proust et Schelling ont su se dégager.

Un jour Swann reçoit une lettre anonyme disant « qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes ». Il se prend à soupçonner plusieurs personnes de son entourage d'être les auteurs de cet « acte ignoble ». Il pense à M. de Charlus. Bien que sa nature lui parût « un peu d'un détraqué », elle était néanmoins « bonne et tendre » (I, p. 350), ce que le narrateur confirmera à son tour (III, p. 786 ; IV, p. 346). Nous n'aurions affaire qu'à un « faux méchant » (III, p. 820), syntagme qui ne manque pas de piquant. De surcroît, l'homme « l'aimait [lui Swann], avait bon cœur ». De quoi écarter de lui tout soupçon. Mais voici qu'il ajoute : « Mais c'était un névropathe, peut-être demain pleurerait-il de le savoir malade, et aujourd'hui par jalousie, par colère, sur quelque idée subite qui s'était emparée de lui, avait-il désiré lui faire du mal ». Jalousie et colère offrent motions et motifs. Mais s'il ne s'agit que de prétextes et que la cause est une réalité enfouie dans l'impénétrable ? Paradoxalement, c'est « l'idée subite » qui semble privée de motif. Une idée désenchaînée, qui ne suit pas les déductions du jaloux si hasardeuses soient-elles, mais qui émerge de la spontanéité de l'être, de la complexion d'une nature que tantôt Swann disait « foncièrement bonne et tendre », ce qui est confirmé par ailleurs (« Je me souvenais, note le narrateur, de la famille de M. de Charlus citant tant de traits de bonté admirables, de la part du baron » — II, p. 585) et que maintenant Swann juge tout autrement : « Au fond, cette race d'hommes est la pire de toutes » (I, p. 351). *Bien autrement*, ai-je dit. Mais pas tout autrement car être la pire des races n'implique pas qu'elle soit incapable d'aimer, cela signifie qu'elle est capable, sans crier gare, de se porter à des excès dans un sens comme dans l'autre. Machine qu'on peut qualifier en effet de détraquée, à condition d'admettre que la normalité trouve ses marques dans les parages des na-

tures dévolues à une forme à l'exclusion de l'autre et tellement qu'elles paraissent puiser directement au bien pur ou au mal pur. Il y aurait ainsi une homogénéité entre une essence universelle et sa manifestation singulière en sorte que, pour subite qu'une idée maléfique apparaisse, elle ne laisserait pas d'être reconductible à une matière première sombre, de même qu'en parallèle, l'idée subite de bonne facture émanerait d'une matière première lumineuse. Or il n'en va pas ainsi, comme le montre l'examen du cas d'un autre suspect : « Certes, le prince des Laumes était bien loin d'aimer Swann autant que M. de Charlus. Mais à cause de cela même il n'avait pas avec lui les mêmes susceptibilités ; et puis c'était une nature froide sans doute, mais aussi incapable de vilénies que de grandes actions » (I, p. 351). On dira, en conformité avec l'Écriture, que notre homme est un tiède, de ceux que le Christ de la grande vision johannique vomira de sa bouche (Apocalypse 3:16) et qui finissent, comme dit Leconte de l'Isle, par vivre sans rêve ni dessein

« Châtrés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde »¹.

Mais cette tiédeur n'est pas unilatérale comme si l'on pouvait être ou sans inclination pour le bien ou sans inclination pour le mal — en sorte que leur éventuelle réunion serait due à un concours fortuit. Schelling interviendrait sur ce point en expliquant qu'il n'en va pas ainsi. Il professe en effet que « celui qui n'a point en soi l'étoffe ni l'énergie du mal, est également incapable du bien » (L, p. 400)². Autrement dit, il y a une connai-

1. *Aux modernes*, v. 3-4. Le Christ des derniers temps ne se présente pas comme un simple agneau égorgé, mais aussi comme juge et vainqueur de l'Antéchrist.
2. La sentence offre comme un écho à une pensée de Pascal, évoquant un certain genre de mal qui exige « une grandeur extraordinaire d'âme pour y

turalité entre les deux indigences. Non pas nécessairement une action réciproque, mais une base commune que ne possède pas la *nature froide* et que, pour le moment, avec un Proust qui n'est que phénoménologue, nous appellerons le cœur.

Par exemple, à partir du passage suivant du *Côté de Guermantes* qui concerne également M. de Charlus : « Je me disais que les rapports, peu étudiés jusqu'ici, me semblait-il, entre la bonté et la méchanceté dans un même cœur, pour divers qu'ils puissent être, seraient intéressants à établir » (II, p. 585). Rapport que Schelling est à même d'élucider lorsqu'il parle d'une « racine commune » de la force de chaque passion et de la vertu qui lui correspond (L, p. 400-401), ce qui conduit à la formulation de la proposition dialectique : « Le mal et le bien sont le même envisagé simplement sous différents aspects, ou encore (...) le mal est en soi, c'est-à-dire dans la racine de son identité, le bien, de même que le bien est en revanche, envisagé en sa scission ou sa non-identité, le mal » (L, p. 400). Ce qui permet d'expliquer que l'être de nombreux personnages de Proust soit double ou triple (voir III, p. 840 ; IV, p. 267) — ce qu'on peut être simultanément ou alternativement comme Jekyll et Hyde (cf. SB, p. 420) : « l'ordre de superposition est renversé » (IV, p. 268).

Il est à noter que la copule dans la proposition *le bien est le mal* qui a valeur de fondation (le bien fonde la possibilité de l'être du mal) est dialectique. La formule développée, qu'on lit chez Thomas d'Aquin : *le bien est le sujet du mal*³, conçoit celui-ci comme le parasite de celui-là dans la mesure où, comme l'avait enseigné saint Augustin, il en est la privation

arriver, aussi bien qu'au bien » (Br. 408). S'agit-il de l'athéisme, « marque de force d'esprit » (Br. 225) ?

3. *Somme contre les gentils*, III, 11. Voir saint Augustin, *Traité de la foi, de l'espérance et de la charité*, 14.

et n'est pas une substance (chose impossible dans le cadre du christianisme puisque Dieu aurait alors produit une chose essentiellement maléfique — ce qui contredirait et sa bonté et celle de la création attestée au chapitre premier de la Genèse : en opposition à Plotin, et en conformité avec Proclus, la matière ne saurait être le mal). Pour Schelling, toutefois, l'équation prend une valeur dynamique qu'elle n'a pas chez Thomas (chez qui la réversibilité n'est pas envisageable : le mal, pour lui, ne peut en aucun cas être le bien). C'est que le bien et le mal ne se configurent que l'un à travers l'autre (à travers, *contre* et non *tiré de lui*⁴) suivant l'axiome stipulant que « chaque essence (*Wesen*) ne peut se révéler qu'en son contraire » et fournissant l'exemple de la révélation de « l'amour dans la haine », de « l'unité dans le conflit » (L, p. 373) et même de l'entendement dans le sans entendement (C, p. 470). La précision de Heidegger n'est pas sans intérêt : « *Le bien est le mal* — non pas que cela serait du pareil au même, mais : (i) il le nie en lui-même sans l'écarter, (ii) et n'en a pas moins besoin du mal pour être le bien »⁵. Presque des compagnons de route, ce qui fait penser aux vers de Jaume Bosquet :

« Le mal vient de très loin,
De l'origine de la conscience,
Bras dessus bras dessous avec le bien »⁶.

4. Ce n'est donc pas le mal en soi qui devient le bien. Schelling est clair là-dessus : « La vertu ne procède pas du vice selon le concept et l'essence mais, suivant l'effectivité, du vice surmonté et mis à mort » (SW VIII, p. 174).
5. *Die Metaphysik des deutschen Idealismus* (Schelling), Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1991, p. 99. Il est à noter que les *Recherches sur la liberté humaine* rompent explicitement (voir L, p. 353-354) avec la conception spinoziste du mal qui fut celle de Schelling, en 1804, dans son système de Würzburg (SW VI, p. 473-474). Pour la critique du mal comme privation de bien, voir L, 353 et C, p. 468.
6. *El mal*, in Jaume Bosquet *Transvasament*, Ed. Proa, Barcelona, 2013, p. 61.